SARA

auto-interview

COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

© Les Éditions du Sonneur, 2018
Collection dirigée par Martine Laval
ISBN : 978-2-37385-078-9
ISSN : 2495-2680
Dépôt légal : septembre 2018
Dessin p. 8 : © Sara
Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

SARA

auto-interview

••••••••••• collection •••••••••••

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

Sara ou l'élégance du silence. Les images de l'artiste racontent des histoires patiemment cultivées dans le labyrinthe soyeux de son imaginaire. Elles sont muettes les histoires de Sara. Elles sont « sans voix ». Elles n'ont pas besoin des mots pour accompagner des destins et s'acheminer vers une clarté. Les personnages et les paysages faits de papiers déchirés puis collés avancent ensemble au fil des pages, au fil de la vie que la conteuse déroule pour eux. Il y a, dans les œuvres de Sara et dans ses albums, une sorte de plénitude. Il y a ce silence, bien sûr, rond, sensuel, accueillant. Une sorte d'invitation au voyage, au recueillement, si propices à laisser voguer nos rêves et à éveiller nos sens. Il y a les couleurs, du noir, un blanc, ici une touche de

jaune, là, un rouge profond. Et puis, il y a cette lumière, qui surprend, s'impose, jaillit des ombres comme pour nous tendre la main, et nous emmener, plus loin.

Sara ou l'audace du défi. Elle, qui longtemps, depuis son enfance, se tient à distance des mots, de leur pouvoir fallacieux, des tromperies et mensonges qu'ils engendrent, ose aujourd'hui pour notre collection rompre le silence. Avec gourmandise, Sara s'empare de l'écriture. Plus épatant encore, l'artiste s'auto-interviewe, joue le double jeu des questions et des réponses. Avec humour et gravité, pudeur et détermination, elle se houspille, se critique et va jusqu'à se moquer d'elle-même, Sara l'intrépide. Elle décortique le sens obscur des mots et déploie ce que la vie signifie pour elle.

Sara est cette femme qui se regarde dans un miroir et s'aperçoit avec horreur qu'il est déformant, que la neutralité n'existe pas : ses questions et ses réponses se renvoient la balle de la vérité. Alors elle interroge le travail de création, l'art et son Histoire, le langage, le silence et le temps toujours prompt à faire œuvre de plomb. L'artiste dévoile sa relation à l'intime et au monde, et nous propose de la suivre dans son cheminement, une quête d'authenticité.

Sara se confie, parle d'elle et nous tend son miroir où s'éclairent nos doutes, nos désirs. En douceur, elle nous convie à la rencontre de l'autre. Lire Sara, c'est saisir la vie.

MARTINE LAVAL

I

Sara, qu'est-ce que la vie signifie pour toi ?
Elle fut d'abord une avancée pénible dans le brouillard de l'incompréhension. Jusqu'au moment où, contemplant des images, j'aperçus la beauté de l'Art. J'entrai dans ce royaume qui me permit de sublimer la mort.

Cette histoire que je m'apprête à te raconter, je ne sais comment l'aborder. Elle commence dès l'enfance, à l'âge où j'essayais de faire le lien entre les paroles et les actes. Je n'y ai pas bien réussi. Il me restait les images. Je m'y suis jetée à corps perdu. Elles m'ont permis d'affronter tous les défis, ceux de la vie et de la mort.

Dis donc, tu es romanesque !
Bien sûr, puisque tout a commencé par ce livre d'Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*.

Que dois-tu à cet aventurier populaire ?

Souviens-toi… Edmond Dantès et Mercédès sont amoureux l'un de l'autre. Son rival Fernand, prêt à tout pour se débarrasser d'Edmond, l'accuse de comploter en faveur de l'empereur proscrit, Napoléon.

Son plan fonctionne. Edmond est enfermé dans un sombre cachot du château d'If, au large de Marseille. Au bout de quinze ans de séquestration, il parvient à s'évader…

Il devient fabuleusement riche et se fait appeler comte de Monte-Cristo !

Oui, mais… Entre-temps, Mercédès a épousé l'ignoble Fernand, dont elle a eu un fils. Lorsque les anciens amants se retrouvent, Monte-Cristo l'interroge sans rancœur. Il souhaite comprendre sa trahison. Elle raconte comment, face aux coups du destin, elle a perdu sa volonté. Edmond Dantès n'accepte pas cette explication ; il lui rappelle que l'être humain est porteur du libre arbitre. Alors elle s'écrie : « Malheureux ! Ne me parlez pas ainsi ; si je croyais que Dieu m'eût donné le libre arbitre, que me resterait-il donc pour me sauver du

désespoir ! » Cette exclamation de Mercédès a changé ma vie.

Une phrase désespérée peut donc changer une vie ?
Lorsque j'étais enfant, les paroles des adultes semblaient parsemées de pièges. Troublée par des injonctions aux apparences contradictoires, je m'appliquais à contenter mon entourage. Malgré ma bonne volonté, je faisais les choses de travers. En grandissant, j'ai tenté de m'adapter à cette situation inconfortable, mais le moindre geste de ma part aboutissait à resserrer un peu plus les mailles du filet. J'agissais sous une contrainte insaisissable, sans comprendre les réactions que je provoquais.

Au moment de cette lecture, j'entrais dans l'âge adulte, indécise et inquiète. Les relations avec les autres s'avéraient aussi peu sûres que des sables mouvants. Soudain, cette phrase de Mercédès a déclenché une prise de conscience. J'ai admis l'existence du libre arbitre et de la notion de volonté.

As-tu plaint la pauvre Mercédès ?

Non ! J'étais trop jeune encore pour comprendre les faiblesses qui parsèment la route des femmes. Je l'ai détestée de ne pas avoir eu le fort caractère qui lui aurait permis de rester fidèle à son amant emprisonné. Ou de le venger si elle le croyait mort. J'ai méprisé Mercédès et c'est à Edmond Dantès que je me suis identifiée. J'ai choisi son camp, le camp des volontaires.

Tu as choisi le camp de ceux qui ne pardonnent pas.

J'ai choisi le camp de ceux qui pensent qu'un acte appartient entièrement à son auteur. En dépit des excuses de celle qui affirme être privée de volonté, Edmond Dantès croit au libre arbitre de la femme qu'il a tant aimée. Elle a trahi. Il s'incline devant ce choix funeste.

Elle se désespère que sa capitulation d'antan l'éloigne à jamais d'Edmond Dantès. Elle préfère croire qu'irresponsable, elle est la victime du destin. Il n'en est rien. Elle paie durement son choix dicté par la passivité, la faiblesse et la peur.

Infelix culpa !

J'en ai tiré deux leçons. La première, bien sûr, est celle donnée par Mercédès : la peur est mauvaise conseillère. Mais la seconde, celle d'Edmond Dantès, est la plus décisive : accepter que ceux que j'aime fassent un choix nuisible, pour eux comme pour moi. J'ai renoncé à tresser mon destin avec celui des autres, lorsqu'ils ne le souhaitaient pas. J'ai accepté de trancher des liens forts. Quitter la prison de l'attachement et de la pitié.

Cette décision apporte la liberté… et la solitude.

Tout à l'heure, tu as dit que les paroles des adultes semblaient parsemées de pièges…

Les règles instaurées par le monde des adultes se manifestent sous des formes incertaines, imprécises, illogiques. Beaucoup d'enfants s'y adaptent, apprennent le comportement le plus adéquat et ne s'attardent pas trop longtemps à déchiffrer la logique des règles. Ils sont surtout sensibles au juste et à l'injuste, à l'égalité de traitement. Cela ne me suffisait pas. Il me fallait comprendre la cohérence des règles, sans quoi le sol se dérobait sous mes pas.